

Libretto

JACK LONDON

LA
PETITE DAME
DANS LA GRANDE
MAISON

roman

Traduit de l'anglais (États-Unis) par
LOUIS POSTIF

Préface de
LINDA LÊ

Libretto

OUVRAGE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION DE
NOËL MAUBERRET

CONSEILLER SCIENTIFIQUE :
JEANNE CAMPBELL REESMAN

Titre original :
The Little Lady of the Big House

© Éditions Phébus, Paris, 2004, pour la présente édition.

ISBN : 978-2-36914-298-0

John Griffith Chaney, dit Jack London, est né en 1876 à San Francisco et connaît une enfance misérable qui le mène, dès quinze ans, à une vie d'errance. Marin, blanchisseur, ouvrier dans une conserverie de saumon, piller d'huîtres, chasseur de phoques avant de devenir vagabond et de connaître la prison, il accumule les expériences et adhère au Socialist Labor Party en avril 1896. La ruée vers l'or du Klondike en 1897 le compte parmi les aventuriers, mais il sera rapatrié atteint du scorbut sans avoir fait fortune. C'est pourtant dans le Grand Nord canadien qu'il trouve ses premières sources d'inspiration et que, la mémoire pleine de souvenirs épiques, il se lance dans l'écriture en rédigeant des nouvelles pour les grands magazines. *Le Fils du Loup*, son premier recueil de nouvelles, paraît en 1900. Le véritable succès arrive pourtant avec *L'Appel sauvage* (aussi appelé *L'Appel de la forêt*) en 1903. *Croc-Blanc* sort en 1905 et sera de nouveau un énorme succès d'édition. Repris par sa soif d'aventures, désormais financièrement à l'aise, Jack London fait construire un bateau ultramoderne, le *Snark*, et entreprend à son bord un voyage autour du monde. Malade, obligé de s'arrêter en Australie en 1908, il rentre en Amérique sans avoir réalisé son projet et s'occupe alors de son ranch tout en continuant à militer. Atteint de maladies multiples, buvant trop, sa santé déclinant, il séjourne plusieurs mois à Hawaii et décède le 22 novembre 1916 à l'âge de quarante ans.

PRÉFACE

LE DERNIER AMOUR DE JACK LONDON

Jack London est avant tout un conteur. Nul ne meurt si pauvre qu'il ne laisse quelque chose, remarquait Pascal. Jack London le savait, qui avait passé sa vie à recueillir des histoires des gens de peu. Les *Contes des mers du Sud*¹, *Les Enfants du froid*, *Le Peuple d'en bas*, *L'Amour de la vie* contiennent des récits dont Walter Benjamin aurait pu dire qu'ils sont comme des graines enfermées hermétiquement pendant des millénaires dans les chambres des pyramides et qui conservent longtemps leur pouvoir germinatif.

Écrire pour London est un métier manuel. Ses histoires sont des histoires transmises de bouche en bouche et polies par un maître d'œuvre qui, même dans le lyrisme, sait rester au plus près d'une sécheresse de bon aloi. Ses livres racontent l'antagonisme entre le moi moderne et le moi primitif. Et si l'on connaît bien le romancier qui cherche le sens de la vie en se lançant à corps perdu dans l'aventure, ou l'écrivain engagé qui fut lu par Lénine, Trotski et Che Guevara, on oublie souvent que Jack London peut rivaliser avec Somerset Maugham quand il s'agit d'évoquer le plus vieux couple du monde : l'amour et la mort.

1. Le lecteur pourra trouver dans la même collection (la liste en est donnée en fin d'ouvrage) la plupart des textes de Jack London auxquels il est fait allusion dans cette préface. (*Note de l'Éditeur.*)

La femme, c'est le premier et le dernier mot, dit un personnage de la nouvelle « La Brute ». La Brute, c'est Pat Glendon, le boxeur épris de poésie, et la femme, c'est Maud Sangster, la journaliste au physique fragile. Ailleurs, dans *La Vallée de la Lune*, c'est à travers le couple formé par Saxonne, la blanchisseuse, et Billy Roberts, le charretier, que London exprime son envie de vagabondage et son amour de la terre. Dans *Le Talon de fer*, les rêves d'utopie brisés sont incarnés par Ernest Everhard, le militant d'extrême gauche, et Avis Cunningham, la jeune fille rangée qui bouleverse sa vie pour suivre son mari dans la clandestinité. Mais c'est Martin Eden, l'écrivain des bas-fonds amoureux de la trop conventionnelle Ruth Morse, qui est le véritable double de London. *La Petite Dame dans la Grande Maison* est le dernier roman publié du vivant de Jack London, plus exactement en avril 1916, sept mois avant sa mort. Après la violence du *Talon de fer*, l'amertume de *Martin Eden* et l'éclaircie sereine de *La Vallée de la Lune*, *La Petite Dame dans la Grande Maison* est le roman de l'inquiétude et du désarroi amoureux. Dick Forrest, millionnaire à treize ans grâce à l'héritage de son père, a épousé Paula après avoir bourlingué à travers le monde. Dans leur ranch californien, Paula est comme une réminiscence des *Mille et Une Nuits*, et son mari avoue qu'au bout de douze ans de vie commune elle reste à ses yeux un mystère. Pour lui, elle est Yo-to-to-wi, autrement dit Ève, qui eut pour père et mère le criquet et la chatte sauvage. Pour elle, il est Aï-kut, autrement dit Adam, qui eut pour père le coyote et pour mère la lune. Quand il parle d'elle, l'enfant de « l'aurore sur la sierra et [du] vent d'été qui souffle sur les monts », la « fille de la clarté des étoiles et de l'aube indécise », le vieux Salomon ne lui arrive pas à la cheville avec son Cantique des cantiques... Tout comme Billy Roberts est pour Saxonne un sujet d'émerveillement et de fierté, tout comme Ernest Everhard est pour Avis un surhomme aux idées révolutionnaires, Dick Forrest est pour

Paula un génie, « mais seulement au sens le plus paradoxal du terme. Il est génial parce qu'il est si normal et bien équilibré qu'il n'y a pas chez lui le moindre atome de génie. De pareils hommes sont plus rares et plus grands que les hommes de génie ». Paula ne manque pas d'admirateurs, mais il fallait un homme de la trempe de Graham pour bouleverser l'ordre des choses. Graham, « tout lumière et joie », est l'invité de son ami Forrest, et avec lui le danger entre dans la Grande Maison.

Paula et Graham s'éprennent l'un de l'autre. Le mari n'ignore rien des prémisses de cette liaison. Paula, dont la silhouette est comparée à une lame d'acier, va provoquer une déchirure. Mais nous sommes entre gentlemen, et les deux hommes ont beau se dire, avec Wilde, que la femme attaque au moyen de capitulations soudaines et étranges, ils ne savent quelle note ultime ils doivent jouer pour mettre fin à ce trio au parfum de scandale. L'amour flirte avec la mort. Pendant que les amants chantent en duo l'hymne de leur amour, « La Piste du romanichel », le mari prépare méthodiquement son suicide, comme il a organisé dans le moindre détail sa vie. Mais il n'est pas dit qu'il aura le dernier mot.

Dans ce huis clos si singulier en regard de l'œuvre de Jack London, le plus troublant est l'atmosphère de sensualité qui fait penser à *Jules et Jim*, mais plus encore à *Infidèle*, le film que Liv Ullman réalisa sur un scénario de Bergman. Le portrait de Paula, la « Petite Dame » est le plus beau portrait de femme que London nous ait donné à lire. Mi-garçonne, mi-fée, héroïne moderne qui échappe au temps, Paula est le dernier amour de Jack London, l'une de ces héroïnes qui emportent avec elles leur secret.

LINDA LÈ

Il s'éveilla dans l'obscurité. Ce fut un réveil tout simple, sans effort, qui ne requit d'autre mouvement que l'ouverture d'un œil, lequel lui confirma bien qu'il était dans le noir. La plupart du temps, on s'assure au toucher, à l'ouïe, du monde alentour ; pas lui : il retrouva, à peine éveillé, ses repères de temps et d'espace, et reconnut son moi. Après cette interruption de quelques heures dédiées au sommeil, il reprit aisément le fil de son histoire : oui, il était Dick Forrest, propriétaire de vastes terrains, qui s'était endormi sur son livre *Road Town*, non sans y avoir glissé une allumette comme marque-page et après avoir éteint sa liseuse.

Une fontaine endormie gargouillait dans le voisinage. Puis il perçut un son faible et lointain, qui eût échappé à une oreille moins fine mais qui le fit sourire de plaisir. Il reconnaissait le beuglement de King Polo, le champion des bovins à cornes courtes, trois fois primé aux foires de l'État, à Sacramento. Le sourire s'attarda un bon moment sur le visage de Dick Forrest, à la pensée des nouveaux triomphes que King Polo allait remporter dans l'année au cours des tournées d'expositions bovines à travers l'est des États-Unis. Il leur montrerait qu'un bœuf né et élevé en Californie pouvait rivaliser avec les meilleurs bœufs nourris de grains dans l'Iowa ou importés d'au-delà des mers, de ces pays immémoriaux qui ont vu naître les cornes courtes.

Quand son sourire se fut effacé, c'est-à-dire après plusieurs secondes, il allongea la main dans l'obscurité et appuya sur le premier bouton d'une série de trois rangées. La lumière tamisée d'un plafonnier révéla une chambre sur porche dont trois cloisons se composaient d'un treillis de cuivre à mailles fines. Sur le quatrième côté, le mur de la maison, en béton, était percé de portes-fenêtres à la française.

Il appuya sur le second bouton de la rangée, et une vive lumière se concentra sur un espace déterminé, éclairant une pendule, un baromètre et deux thermomètres, en Celsius et en Fahrenheit. Presque d'un seul coup d'œil, il lut le message des cadrans : heure, quatre et demie ; pression atmosphérique, 29,8 pouces, ce qui était normal à cette altitude et en cette saison ; température, 36 °F¹. Il éteignit le cadran, faisant disparaître toutes les indications.

Un troisième bouton allumait la liseuse, disposée de façon à éclairer de derrière et de haut sans fatiguer les yeux. Il éteignit le plafonnier, prit sur son pupitre un gros paquet d'épreuves d'imprimerie, puis, crayon en main, en entreprit la correction après avoir allumé une cigarette.

Cette pièce était évidemment la chambre à coucher d'un homme actif, cependant il y régnait un confort qui n'avait rien de spartiate. Le lit de fer gris émaillé s'harmonisait avec le mur de béton. Au pied du lit débordait une couverture en peau de loup gris avec les queues. En guise de descente de lit s'étalait une épaisse fourrure de bouc montagnard sur laquelle était posée une paire de pantoufles.

Sur le vaste pupitre où s'entassaient en ordre livres, revues et buvards, il y avait place pour des allumettes, des cigarettes, un cendrier et une bouteille thermos. Un gramophone, visiblement destiné à l'enregistrement de ce que l'on dictait,

1. Ramenées à notre système Celsius, ces mesures donnent, pour la pression, 756,92 mm de mercure, et, pour la température, 2,25 °C.

était disposé sur un support articulé. Sur le mur, accroché sous les appareils, pendait un cadre circulaire où l'on voyait le portrait d'une petite fille qui souriait. Au même endroit, un étui était accroché, près des boutons, d'où dépassait la crosse d'un colt .44 automatique.

À six heures précises, après qu'une lumière grise eut commencé à filtrer à travers le treillis, Dick Forrest, sans lever les yeux de dessus ses épreuves, étendit la main droite et appuya sur un bouton du deuxième rang : cinq minutes plus tard, un Chinois aux pieds chaussés de feutre entra dans la chambre, portant sur un petit plateau de cuivre poli une tasse et une soucoupe, une petite cafetière d'argent et un minuscule pot à lait de même métal.

– Bonjour, Oh-Ciel ! fit Dick Forrest en l'accueillant avec un sourire des yeux et des lèvres.

– Bonjour, patron, répondit Oh-Ciel tout en déblayant une place sur le bureau et en versant le café au lait.

Sans attendre de nouveaux ordres, et remarquant que son maître buvait déjà d'une main tout en corrigeant de l'autre, Oh-Ciel ramassa sur le plancher un bonnet rose pâle, transparent et orné de dentelles, et s'éclipsa sans bruit par la porte-fenêtre.

À six heures trente, ponctuellement, il reparut avec un plateau plus grand. Dick Forrest mit les épreuves de côté, prit un livre intitulé : *Élevage commercial des grenouilles*, et se prépara à manger. Le déjeuner était simple mais assez substantiel ; encore du café, un demi-pamplemousse, deux œufs à la coque préparés dans un verre avec un morceau de beurre dans chacun et bouillants, puis une tranche de lard cuit à point, provenant de ses propres porcheries via son usine de salaison.

Déjà le soleil entrait à flots et brillait sur le lit. En dehors du treillis couraient de nombreuses mouches prématurément écloses pour la saison et encore engourdies par la fraîcheur

nocturne. Forrest, en mangeant, observait la chasse des guêpes. Hardies, plus résistantes à la gelée que les abeilles, elles avaient déjà pris leur vol et opéraient des ravages parmi les mouches. En dépit de leur bourdonnement avertisseur, ces jaunes chasseresses de l'air, qui manquent rarement leur proie, fondaient sur leurs impuissantes victimes et les emportaient. La dernière mouche avait disparu avant que Forrest eût dégusté sa dernière goutte de café, marqué d'une allumette la page de l'*Élevage commercial des grenouilles* et repris ses épreuves.

Au bout d'un certain temps, il se laissa distraire par le cri mélodieux de l'alouette, première vocalise du jour. Il regarda la pendule : elle marquait 7 heures. Il mit de côté ses épreuves et entreprit une série de conversations par l'intermédiaire du tableau, qu'il manipulait d'une main experte.

– Allô, Oh-Joie ! fut son premier appel. Mr Thayer est-il levé ?... Très bien. Montre-lui l'installation d'eau chaude, peut-être qu'il ne la connaît pas... Oui, c'est cela. Arrange-toi pour trouver un autre garçon aussitôt que possible. Il y en a toujours des tas au retour du beau temps... Fais de ton mieux. Au revoir!...

« Monsieur Hanley ?... Oui ? fut sa seconde conversation quand il eut déplacé la fiche. J'ai pensé à ce barrage sur le Buckeye. Il me faut les chiffres du transport de sable et de celui des cailloux... C'est cela. Je m'imagine que le transport de sable coûtera de six à dix *cents* de plus par yard que celui des cailloux. C'est la dernière rampe qui éreinte les attelages. Faites le calcul... Non, nous ne pourrons commencer avant une quinzaine... Oui, oui, les nouveaux tracteurs, si on les livre, libéreront les chevaux de labour, mais il faudra les renvoyer pour le contrôle... Non, vous verrez Mr Everan à ce sujet. Au revoir.

Troisième appel :

– Monsieur Dawson ?... Ah ! ah ! 36 °F dans ma chambre sous ma véranda en ce moment. Il doit y avoir de la gelée

blanche dans les prairies. Mais ce sera probablement la dernière fois pour cette année... Oui, ils m'ont juré que les tracteurs seraient livrés depuis deux jours... Téléphonnez à l'agent de la gare... À propos, allez trouver Hanley de ma part. J'ai oublié de lui dire d'envoyer les ratières en même temps que les pièges à mouches. Oui, il y en avait deux douzaines sur le grillage ce matin... Au revoir!

Forrest sortit du lit en pyjama, enfila ses pantoufles et par une porte-fenêtre gagna la salle de bains où Oh-Ciel avait déjà rempli la baignoire. Une douzaine de minutes après, rasé de frais, il était de retour dans son lit et lisait son ouvrage sur les grenouilles pendant qu'Oh-Ciel, apparu à point nommé, lui massait les jambes.

Jambes bien tournées d'un gaillard solidement bâti mesurant cinq pieds six pouces et pesant quatre-vingt-dix kilos : jambes qui, d'ailleurs, racontaient son histoire. La cuisse gauche portait une cicatrice de dix pouces de long. À la cheville, du cou-de-pied au talon, s'étaient étalées une demi-douzaine de cicatrices de la grosseur d'une pièce d'un demi-dollar. Quand Oh-Ciel massait un peu trop fort le genou gauche, Forrest ne pouvait retenir un tressaillement.

Le tibia droit était émaillé de marques sombres, et, juste au-dessous du genou, on distinguait nettement une entaille de l'os. À mi-chemin entre le genou et l'aîne, apparaissait la marque d'une ancienne blessure de trois pouces, curieusement couturée de points minuscules.

Un hennissement soudain et joyeux du dehors lui fit remettre l'allumette entre les pages du traité sur les grenouilles, et, tandis qu'Oh-Ciel commençait à habiller son maître au lit, Forrest, se retournant légèrement, regarda dans la direction du hennissement. Sur la route, entre les balancements pourprés des premiers lilas en fleur, et monté par un pittoresque cow-boy, un grand cheval allait l'amble ; sa robe rougeâtre brillait au soleil matinal ; il levait haut ses fanons

d'un blanc de neige et secouait sa crinière ; ses regards erraient à travers champs, et son appel faisait vibrer les échos.

Dick Forrest éprouva un plaisir mêlé d'inquiétude : plaisir de voir cette superbe bête avancer entre les haies de lilas, inquiétude que son hennissement n'éveillât la jeune femme qui lui souriait dans un cadre ovale pendu au mur. Il regarda vivement l'autre aile de la maison qui projetait sa grande ombre à travers la cour de deux cents pieds et où elle habitait. Les stores de sa chambre sur porche étaient baissés et ne bougèrent pas. L'étalon hennit de nouveau, et rien ne remua qu'une troupe de canaris sauvages qui s'envolèrent des parterres de la cour et resplendirent au soleil levant comme des embruns d'or verdâtre.

Il suivit l'étalon du regard jusqu'à ce qu'il disparût entre les lilas, puis, revenant comme toujours à l'actualité, il questionna son serviteur.

– Comment se conduit ce nouveau domestique, Oh-Ciel ? Se montre-t-il à la hauteur ?

– Lui plutôt bon garçon, je crois, répondit le Chinois. Lui tout jeune, rien connaître encore. Lui traîner mais finir bien faire un jour, je trouve.

– Qu'est-ce qui te le fait croire ?

– Moi l'éveiller trois fois, quatre avec aujourd'hui. Lui dormir comme un bébé et s'éveiller comme vous avec sourire. Ça bien bon.

– Je m'éveille donc en souriant ? demanda Forrest.

Oh-Ciel hocha la tête avec énergie.

– Beaucoup de fois, beaucoup d'années que moi réveiller vous. Toujours vos yeux s'ouvrir et sourire, votre bouche sourire, votre figure sourire, vous sourire entièrement, comme ça... et tout de suite. Ça très bon. Quand homme s'éveiller comme ça, lui avoir plein intelligence. Moi savoir. Nouveau garçon pareil. Bientôt, je trouve, lui devenir beau garçon. Vous verrez. Son nom Chow Gam. Comment vous l'appeler ici ?

Dick Forrest réfléchit.

– Quels noms avons-nous déjà?

– Oh-Joie, Oh-Bien, Oh-Hélas et moi être Oh-Ciel, énuméra le Chinois. Oh-Joie dire lui appeler nouveau garçon...

Il hésita et regarda son maître d'un air malicieux. Forrest l'encouragea d'un signe de tête.

– Oh-Joie dire lui appeler nouveau garçon Oh-Diable!

– Oh, oh! dit Forrest en riant de bon cœur. Oh-Joie est un farceur. Un fameux nom, mais qui ne conviendra pas. Il y a la dame. Nous devons trouver autre chose.

– Oh-Oh, ça bon nom je trouve.

L'écho de son exclamation résonnait encore dans la conscience de Forrest, et il reconnut la source de l'inspiration d'Oh-Ciel.

– Très bien. Le jeune homme s'appellera Oh-Oh.

Oh-Ciel inclina la tête, s'éclipsa à travers une porte-fenêtre et revint aussitôt avec le restant des vêtements de Forrest; il l'aida à enfiler maillot de corps et chemise, lui passa une cravate autour du col pour qu'il la nouât lui-même, puis s'agenouilla afin de lui mettre ses guêtres et éperons. Un chapeau à la Baden Powell et une cravache complétèrent l'accoutrement. La cravache était tressée de lanières à la mode indienne, et dix onces de plomb en alourdissaient le manche, retenu au poignet par une boucle de cuir.

Cependant, Forrest n'était pas encore libre. Oh-Ciel lui tendit plusieurs lettres en lui expliquant qu'elles étaient venues de la gare la veille au soir après le coucher du patron. Forrest en déchira les coins et les parcourut à la hâte, sauf la dernière à laquelle il s'attarda un moment en fronçant les sourcils; il prit le dictaphone accroché au mur, tourna le bouton pour actionner le cylindre et se mit à dicter rapidement, sans s'arrêter pour chercher ses mots ou ses idées:

En réponse à votre lettre du 14 mars 1914, je suis vraiment fâché d'apprendre que vous avez chez vous la fièvre aphteuse. Je regrette que vous jugiez à propos de m'attribuer la responsabilité de cette épidémie. Et je suis navré d'apprendre que le verrat que je vous ai envoyé est mort.

Je ne puis que vous assurer qu'ici nous n'avons pas trace de fièvre aphteuse, que nous n'en avons pas eu depuis huit ans, à l'exception de deux animaux importés de l'Est, voilà deux ans, et qui, tous deux, selon notre habitude, furent isolés dès leur arrivée et détruits avant que la contagion pût se répandre parmi nos troupeaux.

Vous est-il jamais venu à l'idée que les chemins de fer sont pour une bonne part responsables de la propagation du fléau? Existe-t-il une compagnie de chemin de fer qui désinfecte un wagon ayant transporté des animaux atteints? Consultez les dates, d'abord de mon embarquement du verrat, puis du jour de sa réception, et enfin du jour où se sont manifestés les symptômes. Comme vous le dites, par suite de retards sur la voie, le verrat est resté cinq jours en route; et c'est seulement le septième jour après sa réception que les premiers symptômes sont apparus, ce qui fait douze jours depuis son départ de chez moi.

Je me vois obligé de vous contredire. Vous ne sauriez m'imputer le désastre qui s'est abattu sur votre troupeau. D'ailleurs, pour en être doublement sûrs, écrivez au vétérinaire d'État pour lui demander si oui ou non mes domaines sont indemnes du fléau.

Votre bien dévoué...

Forrest franchit les portes vitrées de sa chambre, traversa d'abord un confortable cabinet de toilette avec des divans sous les fenêtres, de nombreuses armoires, une vaste cheminée, et communiquant avec la salle de bains ; puis un grand cabinet de travail, équipé de tous les accessoires modernes, bureaux, dictaphones, classeurs, étagères à livres et revues, casiers et tiroirs superposés jusqu'au plafond.

Arrivé au milieu de la pièce, il pressa un bouton et toute une série de rayons chargés de livres pivota sur elle-même, découvrant un minuscule escalier d'acier en spirale, qu'il descendit en se gardant d'accrocher ses éperons, tandis que les rayons de la bibliothèque se refermaient derrière lui.

Au pied de l'escalier, un dispositif analogue lui donna accès à une chambre longue et basse, garnie de livres du haut en bas. Il se dirigea droit vers un certain casier et sans hésitation posa une main assurée sur le volume voulu, en tourna un instant les pages, trouva le passage cherché, eut l'air satisfait de voir qu'il ne s'était pas trompé, puis le remit en place.

Une porte s'ouvrait sur une pergola de colonnes carrées en béton, reliées par des troncs de séquoia entrecroisés de troncs plus petits, tous à l'état brut, revêtus de leur écorce rougeâtre et veloutée.

La longueur de sa promenade entre les murs bétonnés de cette vaste maison témoignait qu'il n'avait pas pris le plus court chemin pour en sortir. Sous des chênes très vieux et très larges, attachée à une barrière rongée au pied de laquelle le sable portait de nombreuses traces de sabots, il aperçut une jument alezan clair, dont la robe bien étrillée luisait au soleil matinal. Pleine d'ardeur et de vie, elle ressemblait à un étalon, et le long de son épine dorsale courait une étroite

bande de poils noirs indiquant une série de croisements avec des mustangs.

– Comment va ma Mangeuse d’hommes, ce matin ? lui demanda-t-il en détachant son licol.

Elle aplatit les plus petites oreilles qu’ait jamais possédées un cheval – des oreilles dénonçant les amours de pur-sang avec les juments sauvages de la montagne –, et fit le geste de happer son maître en découvrant des dents méchantes et en le regardant de travers.

Au moment où il se mit en selle, elle essaya de se dérober et de se cabrer, puis continua ce manège en descendant la route sablée. Et elle se serait cabrée sans la martingale qui lui tenait la tête basse et qui, en même temps, préservait le nez du cavalier contre les coups d’encensoir.

Il était tellement habitué à sa jument qu’il ne prêtait guère attention à ses caprices. Machinalement, d’un léger attouchement des rênes sur le cou, d’une caresse de l’éperon ou d’une pression du genou, il lui faisait suivre le chemin qu’il voulait. À un moment, comme elle se détournait et dansait, il entrevit la Grande Maison. Selon toute apparence, elle était grande : mais, par suite de son caractère hétéroclite, elle l’était moins qu’elle ne le semblait ; sa façade se développait sur huit cents pieds.

Toutefois, une bonne partie de cette longueur se composait de corridors en béton couverts de tuiles, reliant entre elles les diverses parties du bâtiment. Il y avait des patios et pergolas en proportion, et les murs, avec leurs nombreux angles, saillies et renforcements, surgissaient de pelouses et de parterres.

La Grande Maison était de style espagnol, mais non de ce type hispano-californien introduit par la voie du Mexique au siècle précédent et modifié encore par les architectes modernes. Malgré son aspect hybride, elle appartenait plutôt au genre hispano-mauresque, et encore certains experts protestaient-ils contre cette dénomination.

L'impression dominante était celle d'une grandeur sans austérité et d'une beauté sans ostentation. Les lignes de la Grande Maison, longues et horizontales, étaient brisées seulement par des verticales en saillie ou en retrait, mais toujours perpendiculaires, et d'une pureté monastique. Cependant, la tombée irrégulière du toit corrigeait tout soupçon de monotonie.

Ce carré, bas et vaste sans être trapu, se couronnait de tours nombreuses et superposées qui produisaient une impression de juste hauteur sans prétention au gratte-ciel. Le trait dominant était la solidité. La Grande Maison défiait les tremblements de terre et paraissait implantée là pour un millier d'années. L'honnête béton était recouvert d'un crépi d'honnête ciment. Et l'uniformité de couleur aurait pu déplaire à l'œil sans le contraste avec les nombreux toits de tuile rouges.

Dans cet unique coup d'œil jeté pendant une frasque de sa monture, Dick Forrest embrassa toute la Grande Maison et concentra sa sollicitude sur l'aile située à l'autre bout de la cour de deux cents pieds. Là, sous les tours étagées, les stores baissés de la chambre sur porche, comme des rubans rouges au soleil, indiquaient que la dame de ses pensées dormait encore.

Autour de lui, sur les trois quarts de l'horizon, moutonnaient des collines glabres, des champs entourés de barrières, en cultures et pâtures, et qui plus loin se relevaient en pente vers les montagnes. Le dernier quart d'horizon n'était point borné par des hauteurs. Il se fondait dans la distance et descendait en pente douce vers de vastes et grasses prairies que le regard ne pouvait suivre malgré la froide pureté de l'atmosphère.

Sa jument se mit à hennir. Il serra les genoux et la dirigea vers un côté de la route. Droit vers lui dévalait, dans un piétinement continu sur le gravier, un fleuve de soie blanche et brillante. Il reconnut à première vue son troupeau primé

de chèvres angoras, possédant chacune sa généalogie et son histoire. Il y en avait bien près de deux cents et grâce à leur sélection rigoureuse et au fait qu'elles n'avaient pas été tondues à l'automne, il savait que le mohair lustré qui leur drapait les flancs, plus fin que les cheveux d'un nouveau-né et plus blanc que ceux d'un albinos, dépassait la moyenne commerciale de douze pouces, et que les plus belles toisons, teintées de n'importe quelle couleur et converties en tresses de vingt pouces pour la coiffure des dames, se vendraient à des prix fabuleux.

En outre, la beauté du spectacle le fascinait. La route était devenue un onduleux ruban de soie, constellé d'yeux jaunes, presque félins, qui, au passage, jetaient un regard circonspect et curieux sur lui-même et sa jument nerveuse. Deux bergers basques formaient l'arrière-garde, courts, larges, basanés, avec des yeux noirs, des figures animées et une expression contemplative. En passant, ils ôtèrent leurs chapeaux et inclinèrent la tête. Forrest leva la main droite, à laquelle était pendue sa cravache, et toucha le bord de son chapeau dans un salut quasi militaire.

La jument recommençait à se cabrer ; il la contint d'un attouchement des rênes et d'une menace de l'éperon, puis suivit des yeux le troupeau soyeux qui remplissait la route. Il connaissait le motif de sa présence. La saison de reproduction approchait et on ramenait les bêtes de leurs pacages d'arbustes vers les enclos et abris où pendant cette période elles recevraient des soins méticuleux et une nourriture abondante. En les regardant, il revoyait mentalement les plus belles toisons de la Turquie et de l'Afrique du Sud, et son troupeau soutenait la comparaison à son avantage. Il était en bonne forme, en très bonne forme.

Il continua sa promenade. De tous côtés s'élevaient les bourdonnements et les claquements des machines distributrices d'engrais. À distance, sur la pente douce des col-

lines, il apercevait de nombreux attelages, avançant parfois à trois de front, et reconnaissait ses juments de race anglaise, en train de labourer aller et retour ou en cercle, retournant les flancs herbeux de la colline et les réduisant en un humus noirâtre si riche en débris organiques qu'il s'effritait presque lui-même. Là pousseraiient le blé et le sorgho destinés à ses silos. Sur d'autres petites éminences, conformément au système de culture alternative, l'orge atteignait déjà à hauteur du genou : d'autres encore se drapaient de la jolie verdure du trèfle ou des pois du Canada.

Les champs, les grands comme les petits, présentaient des voies d'accès et des facilitations pour la main-d'œuvre qui auraient réjoui le cœur de l'éleveur le plus méticuleux. Toutes les barrières étaient à l'épreuve des porcs et des bœufs, et aucune mauvaise herbe ne poussait au pied. Beaucoup de prés étaient semés en luzerne ; d'autres, selon le système d'assolement, portaient des moissons semées à l'automne précédent ou étaient en préparation pour les semailles de printemps ; dans d'autres encore, au voisinage des hangars et parcs d'élevage, pâturaient des brebis mérinos de France ou du Shropshire, ou d'énormes truies dont les proportions faisaient plaisir à voir au propriétaire.

Il traversa une sorte de village sans boutiques ni hôtels. Les maisons, solides et plaisantes, étaient entourées de jardins, où des roses défiaient les gelées tardives. Les enfants, déjà éveillés, riaient et jouaient parmi les fleurs, ou couraient déjeuner à l'appel de leurs mères.

Plus loin, comme il commençait à décrire un demi-cercle à un demi-mille de la maison, il s'engagea entre deux rangées d'ateliers. Il s'arrêta à la porte du premier et regarda à l'intérieur. Un forgeron travaillait à sa forge ; un autre, qui venait de ferrer le pied d'une magnifique jument pesant facilement ses mille huit cents livres, limait la paroi du sabot pour la mettre au niveau du fer. Forrest vit, salua, continua son chemin et,

à une centaine de pieds plus loin, s'arrêta pour griffonner une note sur un carnet qu'il tira de sa poche.

Il vit d'autres boutiques, celles d'un peintre, d'un carrossier, d'un plombier, d'un charpentier. Tandis qu'il regardait cette dernière, une machine hybride mi-auto, mi-wagon le dépassa en vitesse et prit la grande route vers la gare située à huit milles de distance. Il reconnut le chariot à beurre transportant au chemin de fer le produit quotidien du barattage mécanique.

La Grande Maison représentait le moyeu du ranch et se trouvait ceinte à un demi-mille des divers centres de son organisation. Dick Forrest, distribuant sans discontinuer ses saluts au personnel, passa au galop devant la laiterie, véritable chaos de bâtiments avec des rangées de silos, où les chariots couraient sur des rails aériens et venaient se déverser automatiquement dans les distributeurs d'engrais. Plusieurs fois des gens à cheval ou en voiture, ayant des airs d'hommes d'affaires et portant l'empreinte de l'université, l'arrêtèrent et causèrent avec lui. C'étaient des contremaîtres ou des chefs de service, aussi concis et pratiques que lui. Le dernier d'entre eux, juché sur un palomino de trois ans, gracieux et sauvage comme un cheval arabe à demi dompté, allait passer en se contentant de saluer son patron, quand celui-ci l'arrêta :

– Bonjour, monsieur Hennessy, quand sera-t-elle prête pour Mrs Forrest? demanda Dick.

– Il me faudrait encore une semaine, répondit Hennessy. La jument est bien domptée maintenant, juste au point que désirait Mrs Forrest, mais encore trop nerveuse et impressionnable, et j'ai bien besoin de huit jours pour la mettre au pas.

Forrest approuva d'un signe de tête et le vétérinaire continua :

– Il y a dans l'équipe de luzerne deux conducteurs que je voudrais bien renvoyer dans la plaine.

– Qu'est-ce qu'ils ont?

– L'un d'eux, un nouveau venu, Hopkins, est un ancien soldat. Il connaît peut-être les mules du gouvernement, mais n'entend rien aux chevaux de race – puis, avec un hochement de tête : L'autre travaille pour nous depuis deux ans, mais il s'adonne à la boisson maintenant, et fait monter des flâneurs sur ses chevaux.

– C'est Smith, l'Américain à l'ancienne mode, rasé de frais, qui louche de l'œil gauche ? demanda Forrest – et, sur la confirmation du vétérinaire : Je l'ai observé, reprit-il. Il était bon au début, mais il semble avoir perdu une dent de son engrenage. Certainement, envoyez-le dans la plaine. Et envoyez aussi cet autre... Hopkins, dites-vous ? À propos, monsieur Hennessy...

Forrest, tout en parlant, tira son carnet de sa poche, déchira la dernière note griffonnée par lui et la froissa dans sa main.

– Vous avez un nouvel aide à la boutique du maréchal-ferrant, continua-t-il. Qu'en pensez-vous ?

– Il est arrivé depuis peu, de sorte que je n'ai pas encore d'opinion.

– Eh bien, renvoyez-le dans la plaine avec les deux autres. Il ne peut faire votre affaire. Tout à l'heure, il était en train de remettre un fer à la vieille Alden Bessie en lui rabotant un demi-pouce du sabot.

– Ce n'est pas fort de sa part.

– Renvoyez-le dans la plaine, répéta Forrest en chatouillant de l'éperon sa jument qui rongea son frein, et qui fila sur la route, encensant et essayant de ruer.

Bien des choses qu'il voyait lui firent plaisir. Un instant il murmura : « Une terre grasse, une terre d'abondance ! » D'autres ne lui plurent pas et il les nota sur son carnet. Le cercle achevé autour de la Grande Maison, il galopa encore un demi-mille, jusqu'à un groupe isolé de hangars et d'enclos : c'était l'infirmerie. Il n'y trouva que deux jeunes vaches en observation pour la tuberculose et un verrat duroc-jersey

en superbe état et pesant bien six cents livres. Ses yeux vifs, l'agilité de ses mouvements et le lustre de son poil proclamaient sa parfaite santé. Néanmoins, importé de l'Iowa, il subissait, selon la pratique du ranch, la règle ordinaire de la quarantaine. D'après les registres de l'établissement, il s'appelait Burgess Premier, était âgé de deux ans, et Forrest l'avait payé cinq cents dollars comptant.

Il s'engagea au petit galop sur l'une des routes qui rayonnaient du moyeu de la Grande Maison, et rattrapa Crellin, le chef de sa porcherie ; en cinq minutes de conversation, il esquissa pour quelques mois les destinées de Burgess Premier ; il apprit en même temps que sa truie de race, Lady Isleton, détentrice de toutes les médailles de foires-expositions, de Seattle à San Diego, venait de mettre bas une portée de onze goretts. Crellin expliqua qu'il avait passé la moitié de la nuit près d'elle et qu'il rentrait chez lui prendre son bain et son déjeuner.

– J'apprends que votre fille aînée a terminé son secondaire et veut entrer à Stanford, dit Forrest en retenant sa jument à l'instant où il allait lui faire faire un temps de galop.

Crellin, personnage de trente-cinq ans, en qui s'alliaient la maturité d'une paternité déjà longue et la jeunesse d'un échappé de campus habitué au grand air de la vie saine, montra, en rougissant à demi sous son hâle et en faisant de la tête un signe affirmatif, combien il était touché par l'intérêt que lui portait le patron.

– Réfléchissez-y, conseilla Forrest. Faites la statistique de toutes les filles sorties d'un collège ou même de l'école normale : voyez combien d'entre elles suivent une carrière, et combien se marient moins de deux ans après leurs examens et se consacrent à l'élevage des bébés.

– Hélène tient très sérieusement à son idée, objecta Crellin.

– Vous souvenez-vous de l'époque où je me suis fait opérer de l'appendicite ? demanda Forrest. Eh bien, j'avais la garde-

malade rêvée doublée de la plus jolie fille du monde, diplômée depuis six mois. Quatre mois après, j'ai dû lui envoyer un cadeau de mariage. Elle épousait un représentant en automobiles. Depuis, elle a toujours vécu dans des hôtels. Elle n'a jamais eu l'occasion de soigner des malades, ni même de guérir de la colique un enfant à elle. Cependant, elle a des espérances et, qu'elles se réalisent ou non, elle se trouve très heureuse. Mais à quoi lui a servi son apprentissage d'infirmière ?

Juste à ce moment, un distributeur d'engrais passa à vide, obligeant piéton et cavalier à suivre le côté de la route. Forrest jeta un coup d'œil complaisant sur la jument attelée de l'autre côté, magnifique bête de race dont les rubans bleus ne se comptaient plus, ni ceux de sa progéniture.

– Regardez-moi cette Princesse Fotherington, dit Forrest en l'indiquant d'un signe de tête. Voilà une femelle normale. Incidemment, au cours de nombreux siècles de sélection domestique, l'homme a réussi à la faire évoluer en une bête de trait, qui se reproduit conformément à sa race. Le fait que ce soit une bête de trait reste secondaire. Avant tout, c'est une femelle. Toutes proportions gardées, nos femelles humaines sont avant tout des amantes et des mères. Aucune sanction biologique ne justifie les criaileries des femmes actuelles, qui réclament le droit de vote et une carrière.

– Mais il existe une sanction économique, remontra Crelin.

– C'est juste, concéda le patron. Notre système industriel moderne empêche le mariage et oblige la femme à suivre une carrière. Mais ne l'oubliez pas, les systèmes industriels naissent et meurent, tandis que la biologie subsiste éternellement.

– Il est assez difficile de satisfaire nos jeunes femmes modernes avec le mariage, hasarda l'éleveur de porcs.

Dick Forrest émit un rire d'incrédulité.

– Je n’y connais pas grand-chose, dit-il. Votre femme par exemple, avec sa scolarité classique, qu’a-t-elle fait ? Deux garçons et trois filles, pas vrai ? Si je me souviens bien de ce que vous m’avez raconté, quand vous vous êtes fiancés il lui restait encore une demi-année à faire dans sa terminale.

– C’est vrai, mais... – Crellin fit un clin d’œil insistant – ... c’était il y a quinze ans. Elle avait tout prévu, et moi je ne voyais rien d’autre que la direction de l’école d’agriculture. Mais c’était il y a quinze ans, et en quinze ans tout a changé dans le domaine des ambitions et des idéaux de nos jeunes femmes.

– N’en croyez pas un mot. Je vous le déclare, monsieur Crellin, c’est une simple affaire de statistiques. Toute opposition à ce principe est transitoire. La femme reste toujours la femme, à jamais, éternellement. Tant que nos fillettes ne cesseront pas de jouer à la poupée et de regarder dans les glaces si elles sont jolies, la femme demeurera ce qu’elle a toujours été, la mère, d’abord, et ensuite la compagne de l’homme. C’est affaire de statistiques. J’ai observé les jeunes filles qui prennent leurs brevets à l’école normale d’État. Remarquez, en passant, que celles qui se marient avant leur examen en sont exclues. Néanmoins, pour celles qui obtiennent leur diplôme, la durée moyenne pendant laquelle elles exercent dans les écoles ne dépasse guère deux ans. Et si vous songez qu’une quantité d’entre elles, à cause de leur laideur ou de la malchance, sont prédestinées à rester célibataires et à enseigner toute leur vie, vous pouvez deviner à quel point se réduit la période d’enseignement de celles qui sont éligibles pour le mariage.

– Une femme, et même une jeune fille, n’en fera jamais qu’à sa tête en ce qui concerne les hommes, murmura Crellin, incapable de discuter à brûle-pourpoint les chiffres de son employeur, mais bien décidé à les étudier.

– Et votre jeune fille ira à Stanford, fit Forrest en riant et

en se préparant à mettre sa jument au galop. Et vous et moi et tous les hommes, jusqu'à la fin des temps, nous nous soumettrons à leurs quatre volontés.

Crellin se mit à rire en lui-même tandis que la silhouette du patron diminuait ; car Crellin connaissait son Kipling, et voici la pensée qui le faisait sourire : « Mais où est votre gosse, à vous, monsieur Forrest ? » Et il décida de raconter l'entrevue à Mrs Crellin en prenant le café du matin.

Dick Forrest fut retardé encore une fois avant de regagner la Grande Maison. L'homme qu'il interpella, Mendenhall, régisseur de ses écuries en même temps qu'expert en pâturages, avait la réputation de connaître non seulement le nombre des brins d'herbe poussant sur le ranch, mais encore la longueur de chaque brin et le temps qu'il avait mis à germer.

Sur un signal de Forrest, Mendenhall arrêta les poulains attelés à sa carriole d'entraînement à deux. Forrest avait fait ce signal en apercevant, par-dessus le bord septentrional de la vallée, les pentes unies situées à plusieurs milles de distance et qui verdoyaient au soleil dans la vaste plaine du Sacramento.

La conversation qui s'ensuivit fut rapide et se borna à un échange de termes techniques entre deux hommes au courant de leur affaire. Il fut question d'herbages, des pluies d'hiver et de celles qui pourraient survenir à la fin du printemps. Des noms furent cités, ceux des ruisseaux du Petit Coyote et de Los Cuatos, des montagnes Yolo et Miramar, du Grand Bassin, de la Vallée ronde, des chaînes de San Anselmo et de Los Baños ; on discuta les mouvements passés, présents et futurs de troupeaux petits et grands, ainsi que les perspectives de culture de foin sur les hauts plateaux ; on évalua ce qui pouvait rester de foin dans les granges lointaines abritées dans les vallées où des troupeaux avaient hiverné.

À la barrière, sous les chênes, Forrest n'eut pas besoin d'attacher Mangeuse d'hommes. Un valet d'écurie accourut

pour prendre la jument, et Forrest, après avoir donné des ordres au sujet d'un cheval nommé Duddy, fit sonner ses éperons sur les dalles de la Grande Maison.

III

Forrest entra dans une aile de la Grande Maison par une porte en chêne massif dégrossie à coups de hache et ornée de clous, donnant accès à une sorte de donjon dont le sol était cimenté. Des portes menaient dans diverses directions : l'une d'elles livra passage à un cuisinier chinois en tablier et bonnet blancs, en même temps qu'au bourdonnement grave d'une dynamo. Forrest, intrigué, s'arrêta, maintint la porte entrouverte et jeta un coup d'œil dans une chambre cimentée, fraîche et éclairée à l'électricité, où se dressait une longue glacière avec une porte et des étagères de verre, flanquée d'une machine à glace et d'une dynamo ; devant celle-ci était accroupi, en combinaison graisseuse, un petit homme à cheveux gris à qui le patron adressa un signe de tête.

– Notre moteur va de travers, Thompson ? demanda-t-il.

– Allait... fut la réponse concise et complète.

Forrest referma la porte et enfila un corridor pareil à un tunnel, vaguement éclairé par d'étroites ouvertures barrées de fer, rappelant les meurtrières d'un château féodal. Une autre porte s'ouvrit sur une salle longue et basse dont le plafond était soutenu par des poutres et dans la cheminée de laquelle on aurait pu faire rôtir un bœuf : une grosse souche, posée sur un lit de braise, y flambait joyeusement. Deux billards, plusieurs tables de jeu, des sofas dans les coins et un bar en miniature en constituaient l'ameublement principal. Deux jeunes gens en train de marquer leurs points accueillirent Forrest.

– Bonjour, monsieur Naismith, dit-il goguenard. En train d’amasser des matériaux pour *La Gazette des éleveurs*, hein ?

Naismith, jeune homme d’une trentaine d’années, au nez chaussé de lunettes, répondit d’un air penaud en levant le menton vers son compagnon :

– Wainwright m’a défié, expliqua-t-il.

– Autrement dit, Lute et Ernestine jouent encore les Belles au bois dormant, dit Forrest en riant.

Le jeune Wainwright se redressa devant cette insinuation, mais avant qu’il pût énoncer la réplique Forrest s’éloignait en interpellant Naismith par-dessus son épaule.

– Voulez-vous venir avec nous à onze heures trente ? Thayer et moi irons visiter les shropshires en automobile. Il lui faut une dizaine de wagons de béliers. Vous pourriez trouver quelque intérêt à ces convois de l’Idaho. Emportez votre appareil photographique. Avez-vous vu Thayer, ce matin ?

– Il est venu au déjeuner juste au moment où nous en sortions, déclara Bert Wainwright.

– Si vous le voyez, dites-lui de se tenir prêt à onze heures et demie. Je ne vous invite pas, Bert, par gentillesse. Ces dames seront sûrement levées à cette heure-là.

– Vous pourriez emmener Rita, en tout cas, insinua Bert.

– Pas de danger ! répliqua Forrest du seuil de la porte. Nous sortons pour affaires. Et il faudrait un moufle pour séparer Rita d’Ernestine.

– C’est précisément pourquoi je voulais voir si vous en seriez capable, dit Bert en riant.

– C’est curieux de voir à quel point les frères déblatèrent contre leurs sœurs – Forrest réfléchit un instant, puis : J’ai toujours pensé, dit-il, que Rita était une sœur excellente. Que trouvez-vous à lui reprocher ?

Avant que la réponse pût lui parvenir, il avait refermé la porte et faisait sonner ses éperons dans le corridor menant à un large escalier en spirale. Au sommet, un air de danse

joué au piano et un éclat de rire l'incitèrent à jeter un regard dans une pièce blanche inondée de soleil. Une jeune fille en kimono rose et coiffée du matin était assise devant l'instrument, tandis que deux autres pareillement attifées, les bras enlacés, parodiaient une danse qui n'avait certainement pas été apprise à l'école et qui était encore moins destinée à être donnée en spectacle à des yeux masculins.

La jeune pianiste l'aperçut, cligna de l'œil et continua à jouer; au bout d'une minute seulement, les danseuses l'entre-virent. Elles poussèrent des cris d'alarme, s'effondrèrent en riant dans les bras l'une de l'autre, et la musique cessa. Toutes trois étaient de superbes créatures, saines et jeunes, et les yeux de Forrest s'animèrent en les regardant, comme ils s'animaient tout à l'heure à la vue de Princesse Fotherington.

Bientôt se croisèrent les persiflages auxquels se délecte la jeunesse.

– Je suis là depuis cinq minutes, affirma Dick Forrest.

Les deux danseuses, rouges de confusion, mirent en doute sa véracité et citèrent plusieurs exemples notoires de ses entorses à la franchise. La jeune fille assise au piano, Ernestine, sa belle-sœur, protesta que ses lèvres distillaient le miel de la vérité, qu'elle l'avait aperçu depuis le moment où il s'était arrêté pour regarder, et qu'à son avis il se trouvait là depuis beaucoup plus de cinq minutes.

– En tout cas, tonna Forrest au-dessus du tumulte, Bert, le doux innocent, croit que vous n'êtes pas encore levées.

– Nous ne le sommes pas encore pour lui, répliqua une des danseuses, vive et jeune Vénus. Ni pour vous, d'ailleurs. Ainsi, décampez, petit garçon; trottez.

– Écoutez un peu, Lute, déclara Forrest d'un air sévère. Ce n'est pas parce que je suis un vieillard décrépît, que vous avez dix-huit ans, rien que dix-huit ans, et que le hasard a voulu que vous soyez la sœur de ma femme, que vous devez prendre vos grands airs avec moi. N'oubliez pas – et c'est

pour l'amour de Rita que j'avance le fait, si désagréable soit-il –, n'oubliez pas que depuis dix ans je vous ai rossée plus de fois que vous n'êtes disposée à l'admettre. Il est vrai que je ne suis pas aussi jeune qu'autrefois, mais... – il tâta ses biceps en faisant le geste de relever ses manches – ... mais je ne suis pas encore à bout, et si je ne me retenais...

– Quoi? demanda la jeune fille d'un air combatif.

– Si je ne me retenais... murmura-t-il d'un air sombre. D'ailleurs, je regrette de vous informer que votre coiffe est de travers; en outre, ce n'est pas une création du meilleur goût... Je pourrais en confectionner une bien plus jolie avec mes doigts de pied, en dormant... Oui, et même avec le mal de mer pour faire bonne mesure.

Lute releva avec défi sa tête blonde, invoqua d'un regard l'appui de ses amies et répondit :

– Oh! je ne sais pas. Il me semble humainement raisonnable qu'à trois femmes nous puissions corriger un homme de votre âge et de votre poids. Qu'en dites-vous, camarades? À l'assaut! Il a presque quarante ans, il a un anévrisme, et bien que je répugne à dévoiler les secrets de famille, il a des vertiges de Ménière.

Ernestine, petite mais robuste blonde de dix-huit ans, quitta le piano d'un bond et se joignit à ses amies pour dévaliser de leurs coussins les canapés disposés dans l'embrasure de la fenêtre. Un coussin dans chaque main, adoptant une formation qui leur permettait d'avoir la bonne distance pour le maniement de leurs armes, elles marchèrent contre l'ennemi.

Forrest se prépara pour la bataille puis leva la main pour parlementer.

– Chat peureux! tonnèrent-elles d'abord séparément, puis en chœur.

Il secoua la tête avec noblesse.

– Pour ceci, et pour toutes vos insolences, toutes les trois, vous allez la sentir passer. Toutes les injustices de ma vie se

dressent maintenant en moi avec un éclat éblouissant. Dans quelques instants un berserk se dressera devant vous. Mais d'abord, c'est l'agriculteur qui s'adresse à vous, Lute, en toute humilité. Pour l'amour du ciel, qu'est-ce que les vertiges de Ménière? Est-ce que les moutons l'attrapent?

– C'est... commença Lute... c'est ce que vous avez, et il n'y a que les moutons et vous qui l'avez attrapé.

Ensuite ce fut la guerre et le chaos. Forrest se précipita comme au football. Les jeunes filles s'écartèrent pour le laisser passer, se liguèrent contre lui dans une attaque de flanc et d'arrière, et le martelèrent de leurs coussins. Il se retourna, bras étendus, doigts écartés et repliés comme des serres, et les saisit toutes les trois. La bataille devint un tourbillon dont l'homme aux éperons formait le centre, et d'où jaillissaient en feux d'artifice soieries, pantouffles, bonnets et épingles à cheveux. On entendait les chocs assourdis des coussins, les grognements de l'homme, les glapissements des femmes, accompagnés de rires inextinguibles et de déchirements d'étoffes fragiles.

Dick Forrest se retrouva à plat ventre sur le plancher, à demi suffoqué par ce bombardement en règle, aux trois quarts étourdi par cette avalanche de coups sur la tête, et brandissant une ceinture de soie bleu pâle ornée de fleurettes roses en triste état.

Dans l'une des portes, les joues enflammées par l'ardeur de la bataille, se tenait Rita, alerte comme une biche déséquilibrée pour la fuite. Dans une autre porte, les joues également empourprées, Ernestine se dressait dans l'attitude de la mère des Gracques, serrant chastement autour de sa taille les débris de son kimono. Lute, réfugiée derrière le piano, essaya de rompre le blocus, mais fut repoussée par la menace de Forrest qui, à quatre pattes, frappait violemment le parquet de ses mains, roulait des yeux féroces et émettait des beuglements de taureau.

– Et dire qu'il reste encore des gens pour croire à ce mythe

préhistorique, proclama Ernestine de son lieu d'asile, qui prétend que cette caricature de mâle prostré dans la poussière aurait conduit l'équipe de Berkeley à la victoire contre celle de Stanford !

Elle avait la poitrine encore pantelante de l'effort fourni, et ce n'est pas sans plaisir qu'il observa, d'un regard qu'il promena à la ronde sur les deux autres amazones également essouffées, les vagues que faisait la soie luisante.

Le piano à queue, de format miniature, était une merveille de vernis blanc et or en harmonie avec ce petit salon. Il s'écartait du mur de telle façon que Lute ne pouvait s'échapper d'un côté ni de l'autre. Forrest se releva et la regarda par-dessus le couvercle plat de l'instrument. Comme il faisait mine de vouloir le franchir d'un bond, Lute s'écria terrifiée :

– Vos éperons, Dick, vos éperons !

– Donnez-moi le temps de les défaire, suggéra-t-il.

Comme il se baissait pour les détacher, Lute tenta un bond d'esquive, mais elle fut aussitôt repoussée à l'abri de l'instrument.

– Très bien, grogna-t-il. Que la responsabilité en retombe sur votre tête ! Si le piano est écorché, je le dirai à Paula.

– J'ai des témoins, dit-elle, haletante, en indiquant de ses yeux bleus et rieurs les deux jeunes personnes réfugiées sous les portes.

– Très bien, ma chère – Forrest écarta ses jambes du piano en y appuyant les mains. Je vais aller vous trouver.

Aussitôt dit, aussitôt fait. Prenant appui sur ses mains, il bondit par-dessus l'instrument, les dangereux éperons passant à un bon pied de la surface luisante. Simultanément, Lute disparut à quatre pattes sous le piano. La malchance voulut qu'elle se cognât la tête et, avant qu'elle fût remise du coup, Forrest avait fait le tour et lui coupait la retraite.

– Sortez de là-dessous ! commanda-t-il. Sortez et venez recevoir votre punition !

– Une trêve, sire chevalier, implora-t-elle, une trêve, je vous prie, au nom de l’amour et de toutes les demoiselles en détresse!

– Je ne suis pas un chevalier, annonça Forrest d’une voix de basse profonde. Je suis un ogre, sale, dégénéré et incapable de régénération. Je suis venu au monde dans les marais où croissent les roseaux. Mon père était un ogre, ma mère une ogresse. Je fus bercé aux cris d’enfants mort-nés et damnés d’avance, et nourri uniquement du sang de vierges élevées au couvent. Mon père, en même temps qu’ogre, était voleur de chevaux en Californie. Je suis pire que lui : j’ai davantage de dents. Ma mère, en même temps qu’ogresse, faisait du canevas dans le Nevada. Ne reculons pas devant l’opprobre : elle allait jusqu’à solliciter des abonnements pour les revues de dames. Je suis pire que ma mère : j’ai colporté des rasoirs de sûreté!

– Rien ne peut-il adoucir et charmer votre cœur sauvage? plaïda Lute d’un accent pathétique en guettant des chances d’évasion.

– Une seule chose le pourrait, misérable femelle. Une seule chose sur la Terre, que ce soit à la surface du globe ou dans les gouffres profonds.

Un gloussement accueillit le plagiat, qui n’était pas passé inaperçu pour Ernestine.

– Lisez Ernest Dawson, page 79, mince recueil de vers minces donné en pâture aux jeunes filles des couvents, continua Forrest. Comme je le disais avant d’être si rudement interrompu, la seule chose qui puisse apitoyer cette sauvage poitrine est « La Prière des vierges ». Écoutez de vos oreilles, je vous la mâche et vous la recrache. Écoute, toi la femelle idiote, bêtasse, boulotte, courte sur pattes et répugnante qui te caches sous le piano. Peux-tu réciter « La Prière des vierges »?

Des cris de ravissement venus des petites choses qui se trouvaient sous les portes fusèrent, devançant la réponse, et

Lute lança un strident appel au jeune Wainwright, qui venait de faire son entrée dans la pièce.

- Au secours, sire chevalier, à la rescousse!
- Lâchez la jeune vierge! fut le défi de Bert.
- Qui es-tu? demanda Forrest.

– Le roi George, seigneur! Hum... Je veux dire saint Georges.

– Alors, je suis ton dragon, annonça Forrest avec humilité. Épargne cette mienne tête, ancienne, honorable et unique pour moi!

- Coupez-lui la tête! l’encouragèrent les jeunes personnes.

– Ne bougez point, damoiselles, je vous en prie, implora Bert. Je ne suis qu’une Petite Patate, mais je n’ai point peur. Je vais défier le dragon, le défier dans son gosier même et pendant qu’il passera lentement de vie à trépas à cause de ma rudesse indigeste; vous, belles damoiselles, réfugiez-vous sur les montagnes, de crainte que les vallées ne vous tombent dessus. Yolo, Petaluma et Sacramento ouest vont bientôt être submergées par une vague fétide pleine de gros poissons.

– Noyez-le dans son sang, coupez-lui la tête, et passez-le au grill!

– Je baisse les pouces et je me reconnais vaincu, grogna Forrest. Je compte sur l’inépuisable pitié des jeunes chrétiennes qui voteront quand elles seront grandes, si toutefois elles n’épousent pas des étrangers. Considère ma tête comme coupée, grand saint Georges! Je rends le dernier soupir.

Et Forrest, avec force gargouillements, frissons et soubresauts de jambes, s’allongea sur le plancher et rendit l’âme.

Lute émergea de dessous le piano et se joignit à Rita et Ernestine pour une danse improvisée autour du cadavre.

Au milieu de la ronde, Forrest se redressa pour protester et aussi pour lancer à Lute un clin d’œil dérobé et significatif.

– Le héros! s’écria-t-il. Ne l’oubliez pas! Couronnez-le de fleurs...

Et Bert fut couronné de fleurs prises dans les vases où elles trempaient depuis la veille. Atteint dans le cou, sous l'oreille, par un humide paquet de tulipes hâtives qu'avait lancées le bras vigoureux de Lute, il prit la fuite. Le bruit de la poursuite résonna dans le corridor et s'éteignit dans l'escalier menant à la salle des trophées de chasse. Forrest rectifia sa tenue, et, le sourire aux lèvres, continua de faire sonner ses éperons dans la Grande Maison.

Il traversa deux patios sur des allées dallées de briques, abritées sous des toits de tuiles espagnoles et bordées de feuillages et floraisons précoces.

Il gagna l'aile de son habitation, encore essoufflé de sa récréation, et trouva dans son bureau son secrétaire qui l'attendait.

– Bonjour, monsieur Blake, dit-il. Fâché d'être en retard – il consulta sa montre-bracelet. Mais de quatre minutes seulement. Impossible de me sauver plus tôt.

IV

Entre neuf et dix heures, Forrest dicta à son secrétaire une correspondance telle, avec toutes les sociétés savantes, les organisations de culture et d'élevage qu'elle concernait, que sans aide un homme d'affaires ordinaire eût été obligé, pour la mener à bien, de veiller jusqu'à minuit.

Car Dick Forrest était le centre d'un système qu'il avait organisé personnellement et dont il se sentait secrètement très fier. Il signa d'un poignet rageur les lettres et documents importants. Toutes les autres missives furent marquées d'un timbre en caoutchouc par Mr Blake, qui, au cours de cette même heure, prit en sténographie les réponses qui lui étaient

dictées ou le résumé des réponses qu'il aurait à faire. L'opinion personnelle de Mr Blake était que lui-même consacrait au travail beaucoup plus d'heures que son employeur, mais que celui-ci excellait à découvrir de la besogne pour les autres.

À dix heures tapantes, Pittman, le responsable des salons d'agriculture, entrait dans le bureau, croisant un Blake chargé de casiers de courrier, de liasses de documents et de cylindres de phonographe qui s'éclipsait en direction de son propre bureau.

De dix à onze heures, responsables et contremaîtres se succédèrent en un flux continu. Tous étaient dressés à la concision comme à l'art d'économiser le temps. Dick Forrest leur avait appris que les minutes passées en sa présence n'étaient plus destinées à la réflexion. Ils devaient s'être préparés à faire leurs rapports ou leurs suggestions. Bonbright, le secrétaire adjoint, arrivait toujours à dix heures pour remplacer Blake ; Bonbright s'installait tout près de Dick Forrest. Son crayon volait sur le papier : il notait le feu nourri de questions et de réponses, d'affirmations, de propositions et de projets. Ces notes sténographiques, retranscrites et tapées en deux exemplaires, étaient le cauchemar, parfois même la Némésis, des responsables et des contremaîtres, et ce pour deux raisons : Forrest possédait une mémoire remarquable, et il aimait à la mettre en valeur en citant les notes de Bonbright.

Les responsables émergeaient souvent en nage, flasques et éreintés, de cinq ou dix minutes d'entrevue ; Forrest, lui, était capable, sans reprendre souffle ni relâcher son attention, de consacrer une heure entière à ses visiteurs, les menant avec la poigne du maître, en homme qui connaît les innombrables détails de leurs champs d'action respectifs. À Thompson, le machiniste, il décrivait en quatre éblouissantes minutes le défaut de la dynamo du réfrigérateur de la Grande Maison, l'en blâmait, dictait à Bonbright une note citant la page et le chapitre d'un volume que Thompson devrait se procurer

à la bibliothèque, avant d'informer le même Thompson que Parkman, le responsable de la laiterie, n'était pas satisfait du dernier circuit électrique des trayeuses, et que le poste de réfrigération des abattoirs renâclait à absorber sa charge habituelle.

Chacun de ses hommes était un spécialiste, mais Forrest se montrait maître dans toutes les spécialités. Un jour Paulson, le chef laboureur, s'épancha discrètement dans le sein de Dawson, le responsable des récoltes :

– V'là douze ans que j' travaille ici, et jamais je n' l'ai vu toucher à une charrue, mais pourtant, sacré nom ! on jurerait qu'il s'y connaît. C'est un génie, v'là c' que c'est ! Tiens, par exemple, j' l'ai vu passer à fond de train le long d'un sillon, une fois, il avait fort à faire avec sa Mangeuse d'hommes qui f'sait tout c' qu'elle pouvait pour qu'i' se casse le cou, eh ben, le lendemain matin i' m'a donné négligemment la profondeur du sillon, à un demi-pouce près, et i' savait même quelle charrue qu'avait creusé ! Et quand il a fallu labourer la prairie aux coquelicots, celle qu'est au-dessus de la Petite Prairie, dans le coin de Los Cuatos, je savais point comment y arriver ; j'ai laissé tomber le sous-solage transversal et j' pensais lui faire gober ça. Quand ç'a été fini, il est passé, l'air de rien – je l' surveillais et il avait pas l'air de r'garder –, eh ben, le lendemain matin, au bureau, qu'est-ce que j'ai pris ! Non. Il avait rien gobé. Et j'ai plus rien essayé de lui faire gober, depuis.

À onze heures précises, Wardman, le responsable des moutons, partit pour son rendez-vous de onze heures trente. Il devait prendre l'automobile et emmener Thayer, l'acheteur de l'Idaho, voir les wagons de shropshires. À onze heures, Bonbright étant parti en même temps que Wardman afin de relire ses notes, Forrest demeura seul dans son bureau. D'un casier en fil de fer réservé au travail en cours – l'un des nombreux casiers de cette espèce qu'il superposait par groupes

de cinq – il tira un prospectus concernant la peste porcine publié par l'État d'Iowa et entreprit de le parcourir.

Haut de cinq pieds six pouces et pesant ses cent quatre-vingts livres de muscles, Dick Forrest ne passait pas inaperçu pour un homme de quarante ans. Il avait de grands yeux gris sous une haute arcade sourcilière, avec cils et sourcils noirs, et, si le front était ordinaire sous les cheveux châtain foncé, on lui voyait des pommettes proéminentes et des joues légèrement creuses, traits qui soulignent généralement cette particularité. La mâchoire était forte, sans lourdeur, le nez aux larges narines droit et proéminent sans excès, le menton carré sans dureté ni fossette ; la bouche, d'une douceur féminine, n'excluait pas la fermeté de lèvres prêtes à se durcir devant une suffisante provocation. La peau était fine et assez bronzée, mais à mi-chemin entre cheveux et sourcils une bande plus claire indiquait la place où le bord du chapeau s'interposait entre son front et le soleil.

Un sourire semblait embusqué aux coins des yeux et de la bouche, et certaines rides entre celle-ci et les joues lui donnaient un air d'insouciance. Néanmoins, toutes les lignes du visage produisaient une égale impression de force et d'assurance. À bon droit, d'ailleurs : car son physique, son cerveau et sa carrière fournissaient depuis longtemps des preuves décisives de cette fermeté.

Fils d'un homme riche, il n'avait pas jeté par les fenêtres la fortune paternelle. Né et élevé en ville, il était retourné à la terre avec tant de succès que son nom revenait constamment aux lèvres des éleveurs. Il possédait, libres de toutes charges, deux cent cinquante mille acres de terrains dont la valeur variait en certains endroits de mille à cent dollars l'acre, ailleurs de cent dollars à dix *cents*, ailleurs encore ne valant pas un penny. Les améliorations apportées à ce quart de million d'acres, des rigoles des prairies aux drains des marécages, des routes en bon état aux réseaux de servitudes destinés à

franchir les cours d'eau, des fermes à la Grande Maison, tout cela représentait des sommes à estomaquer les gens du pays.

Tout se faisait sur une vaste échelle et conformément au modernisme dernier cri. Ses régisseurs vivaient, sans payer le loyer, avec des salaires proportionnés à leur habileté, dans des maisons de cinq à dix mille dollars, mais étaient les meilleurs spécialistes qu'on pût trouver d'une côte à l'autre des États-Unis. Quand il commandait des tracteurs à essence pour la culture des terrains plats, il y allait par vingtaines à la fois. Quand il barrait les eaux dans la montagne, il les endiguait par millions de gallons. Quand il drainait ses marécages, au lieu de pratiquer des fossés étroits, il achetait tout de suite d'énormes canalisations et, lorsqu'il ne restait plus grand-chose à faire sur ses propres marais, il passait un contrat pour assécher ceux des gros fermiers du voisinage, des compagnies foncières et de toutes les sociétés sur une centaine de milles en amont et en aval du Sacramento.

Il possédait assez d'intelligence pour comprendre la nécessité d'acheter les idées d'autrui et de payer les meilleures sensiblement au-dessus des cours du marché. Et il était parfaitement apte à diriger les autres dans le sens le plus profitable.

Cependant, il dépassait à peine la quarantaine, l'œil clair, le cœur tranquille, le pouls régulier, en pleine virilité ; jusqu'à trente ans, il avait mené une vie écervelée et vagabonde au plus haut degré. À l'âge de treize ans, il s'était enfui de sa maison de millionnaire. Avant l'âge de vingt ans, après avoir remporté les diplômes les plus honorifiques, il avait fait connaissance avec tous les ports possibles et imaginables : la tête froide, le cœur chaud, le rire aux lèvres, il avait couru tous les risques et vécu toutes les aventures avant de s'assagir.

Dans le San Francisco de jadis, Forrest était un nom à évoquer. La résidence Forrest avait été l'une des premières qu'on eût construites sur Nob Hill, où habitaient les Flood, les Mackay, les Crocker. Richard Forrest, le père, dit le Chan-

ceux, arrivait directement de la Nouvelle-Angleterre. Doué d'un esprit profondément tourné vers le commerce, il était entré dans le capital, dès avant son départ, de chantiers livrant ces fins voiliers qu'on appelle les clippers; à peine arrivé, il s'intéressa aux immeubles du front de mer, aux vapeurs de rivières, aux mines, naturellement, et plus tard à l'assèchement du Comstock, au Nevada, et à la construction du *Southern Pacific*.

Il joua gros, gagna gros, perdit gros; mais il gagnait toujours plus qu'il ne perdait, et ce qu'il laissait échapper d'une main, il le rattrapait de l'autre. Ses bénéfices du Comstock disparurent dans les puits sans fond du groupe de mines Daffodil, dans l'Eldorado. Il se servit des épaves de la ligne Benicia pour consolider la Napa, entreprise de mercure où il multiplia sa mise par cinquante. Sa déconfiture dans la folle inflation de la Stockton fut plus que compensée par la hausse effective de ses propriétés situées dans les emplacements stratégiques de Sacramento et Oakland.

Pour comble, lorsque Richard Forrest le Chanceux eut tout perdu dans une série de calamités, si bien qu'on discutait à San Francisco le prix qu'atteindrait aux enchères son palais de Nob Hill, il s'avisa d'équiper, sous promesse de parts égales dans les bénéfices, un nommé Del Nelson qui voulait prospecter au Mexique. D'après les annales pures et simples de l'histoire, le résultat de ces recherches de quartz fut le groupe Harvest, comprenant les mines inépuisables appelées Rattlesnake, Voice, City, Desdemona, Bullfrog et Yellow Boys. Del Nelson, étourdi de son succès, réussit en moins d'un an à se noyer dans une énorme quantité de whisky à bon marché, et, par un testament incontestable, à défaut de parents proches ou éloignés, légua sa demi-part à Richard Forrest le Chanceux.

Dick Forrest était bien le fils de son père. Richard le Chanceux, homme énergique et entreprenant au possible, bien que

deux fois marié et deux fois veuf, n'avait pas eu d'enfants. Il se maria pour la troisième fois à l'âge de cinquante-huit ans en 1872, et deux ans après, bien que la mère en mourût, un garçon pesant douze livres, solide de charpente et de poumons, entra en ce monde pour être élevé par un régiment de nourrices et de servantes dans le palais de Nob Hill.

Dick le jeune manifesta une grande précocité, et son père était démocrate. Résultat : le fils apprit d'un professeur particulier, en un an, ce qu'il eût appris en trois ans à l'école primaire, et employa les années ainsi épargnées à jouer en plein air. Autre résultat de la précocité du fils et de l'idéologie paternelle : Richard junior fut envoyé pendant la dernière année à l'école primaire pour se frotter aux fils et filles d'ouvriers, de boutiquiers, de bistrots et de politiciens.

Dans les compositions de récitation ou de dictée, les millions paternels ne l'aidaient pas à rivaliser avec Patsy Halleran, mathématicien prodige dont le père était manœuvre, ni avec Mona Sanguinetti, sorcière en orthographe et dont la mère veuve tenait un petit magasin de légumes. Le palais de Nob Hill ne lui servait à rien les jours où, ôtant sa veste, à poings nus, sans reprises, rossant ou rossé, il engageait une bataille décisive contre Jimmy Bots, Jean Choyinsky et autres garçons qui, quelques années plus tard, s'échapperaient dans le monde pour y conquérir la gloire ou l'argent et formeraient une génération d'athlètes que pouvait seule produire San Francisco, cette cité neuve et virile où fermente une éternelle jeunesse.

Richard le Chanceux ne pouvait faire mieux pour son garçon que lui donner cette éducation démocratique. Dans le secret de son cœur, le petit n'oublia jamais qu'il vivait dans un palais peuplé de serviteurs et que son père était un homme puissant et honoré. D'autre part, il fit la connaissance de la démocratie. Il reçut une leçon quand la fillette qui avait pour mère l'humble marchande de légumes le battit en ortho-

graphe ; et une autre lorsque Berney Miller le devança à la course. Le jour où Tim Hagan, lui décochant pour la centième fois un direct du gauche sur un nez ensanglanté et une bouche meurtrie, suivi à chaque fois d'un crochet du droit à l'estomac, le tint à sa merci, étourdi et chancelant, ni palais ni comptes en banque ne purent lui porter secours. Entre lui et Tim, il devait décider sur ses deux jambes et avec ses deux poings. Or ce fut précisément ce jour-là que Richard junior, en sueur, en sang et l'âme glacée, apprit à ne pas perdre une bataille désespérée. Celle-ci avait été pénible dès le début, mais il tint bon jusqu'à ce qu'enfin il fût reconnu qu'aucun des deux ne pouvait l'emporter sur l'autre ; cependant, ils n'acceptèrent ce verdict qu'à la dernière minute, alors qu'ils gisaient sur le sol, à bout de forces et le cœur chaviré, tout en se mitraillant mutuellement de regards de fureur et de dépit. Après quoi ils devinrent bons copains et firent la loi dans le préau de l'école.

Richard le Chanceux mourut au moment où Dick venait de quitter l'école primaire. À l'âge de treize ans, celui-ci se trouvait possesseur d'une fortune de vingt millions de dollars, sans le moindre parent au monde pour l'ennuyer, maître d'un palais encombré de personnel, d'un yacht à vapeur, d'une écurie et d'une superbe résidence d'été dans la presqu'île, à la colonie de nababs de Menlo. Une seule chose le gênait : ses tuteurs.

Par un après-midi d'été, dans la grande bibliothèque, il assista à la première séance de son conseil de tutelle, composé de trois vieillards, tous riches, versés dans le juridique, et anciens compagnons d'affaires de son père. Pendant qu'ils lui expliquaient la situation, Dick éprouvait l'impression que, malgré leur bonne volonté, il ne possédait aucun point de contact avec eux : leur enfance, à son avis, remontait trop loin en arrière et, manifestement, ils ne comprenaient pas le moins du monde le jeune homme dont ils s'occupaient tant.

En conséquence, avec son assurance habituelle, il décida qu'il était le seul personnage au monde qualifié pour savoir ce qui lui conviendrait le mieux.

Mr Crockett fit un long discours, que Dick écouta avec une attention alerte et polie, hochant la tête à tous les passages qui s'adressaient directement à lui. Messrs Davidson et Slocum ajoutèrent chacun leur mot et furent traités avec une égale vénération. Dick apprit entre autres choses quel homme de vertu et de valeur était son père, et quelles étaient à son égard les intentions de ces trois personnages résolus à faire de lui un homme de valeur et de vertu.

Quand tout fut terminé, Dick se risqua à placer un mot.

– J'ai réfléchi à tout cela, dit-il, et d'abord je vais voyager.

– Cela viendra plus tard, mon garçon, remontra d'un ton conciliant Mr Slocum. Quand... quand vous serez prêt à entrer à l'université. Alors une année passée à l'étranger vous fera du bien... beaucoup de bien.

– Naturellement, s'empressa de dire Mr Davidson, qui venait de surprendre une lueur d'ennui dans les yeux du jeune homme, naturellement, en attendant, vous pourriez voyager un peu... accomplir un voyage restreint... pendant vos vacances. Mes collègues, vos tuteurs, conviendront avec moi, j'en suis certain, sous réserve d'arrangements convenables et judicieux... que des excursions intercalées entre vos périodes scolaires constitueraient une distraction recommandable et salutaire.

– À combien dites-vous que se monte ma fortune? demanda Dick avec un manque apparent de suite dans les idées.

– À vingt millions de dollars... au minimum, s'empressa de répondre Mr Crockett.

– Eh bien, si je disais que j'ai besoin de cent dollars tout de suite? reprit Dick.

– Oh... hum! fit Mr Slocum en quêtant un avis d'un regard circulaire.

– Nous serions contraints de vous demander ce que vous voulez en faire, répondit Mr Crockett.

– Eh bien, répondit lentement Dick en regardant Mr Crockett carrément dans les yeux, si je vous disais qu'à mon grand regret je ne tiens pas à dire l'usage auquel je le réserve ?

– Alors vous ne les auriez pas, déclara Mr Crockett avec une brusquerie frisant la mauvaise humeur.

Dick hocha lentement la tête, comme s'il ruminait ce qu'il venait d'entendre.

– Mais, naturellement, mon garçon, s'empressa d'intervenir Mr Slocum, vous devez comprendre que vous êtes encore trop jeune pour manier de l'argent. C'est à nous d'en disposer pour vous.

– En d'autres termes, je ne toucherai pas un sou sans votre permission ?

– Pas un centime, trancha Mr Crockett.

Dick se remit à hocher pensivement la tête et murmura :

– Oh ! je comprends.

– Bien entendu, il est juste que vous receviez une petite allocation pour vos dépenses personnelles, dit Mr Davidson : mettons un dollar ou peut-être deux par semaine. À mesure que vous grandirez, nous augmenterons cette somme. Et, quand vous atteindrez vos vingt et un ans, vous serez sans doute pleinement qualifié, avec l'appui de nos conseils, à gérer vos propres affaires.

– Et en attendant que j'aie vingt et un ans, mes vingt millions de dollars ne peuvent pas m'en rapporter cent pour que j'en fasse ce qui me plaît ? demanda Dick d'un air désappointé.

Mr Davidson se mit en devoir de préciser la situation en phrases conciliantes, mais Dick lui fit signe de se taire et poursuivit :

– Si je comprends bien, tout l'argent dont je pourrai disposer devra être déterminé d'accord entre nous quatre ?

Les tuteurs opinèrent du bonnet.

– C'est-à-dire que tout ce que nous déciderons se réalisera?
Nouvelle approbation du conseil de tutelle.

– Eh bien, je voudrais cent dollars tout de suite, proclama Dick.

– Pour quoi faire? demanda Mr Crockett.

– Je veux bien vous le dire, concéda le jeune homme. Pour voyager.

– Vous vous coucherez ce soir à huit heures et demie, répliqua Mr Crockett, et vous n'aurez pas cent dollars. La dame dont je vous ai parlé arrivera ici avant dix-huit heures. Comme je vous l'ai expliqué, elle s'occupera de vous tous les jours et à toute heure. À dix-huit heures trente, comme d'habitude, vous dînez; elle dînera avec vous et vous fera coucher. Comme je vous l'ai dit également, elle vous tiendra lieu de mère, veillera à ce que vous soyez propre, à ce que vous vous laviez le cou...

– Et à ce que je prenne mon bain le samedi soir, résuma humblement Dick.

– Précisément.

– Combien vous... me coûte la dame pour ses services? demanda Dick en s'esquivant par la tangente, selon la déconcertante habitude que connaissaient trop bien ses compagnons et maîtres d'école.

Cette fois, Mr Crockett s'éclaircit la gorge pour prendre le temps de réfléchir.

– C'est moi qui la paie, n'est-ce pas, poussa Dick, sur les vingt millions, vous savez?

– C'est son père tout craché, murmura en aparté Mr Slocum.

– Mrs Summerstone, la «dame», comme il vous plaît de dire, reçoit cent cinquante dollars par mois, soit, en chiffres ronds, dix-huit cents dollars par an, énonça Mr Crockett.

– C'est beaucoup d'argent perdu, soupira Dick, avec le logement et la nourriture par-dessus le marché.

Il se leva, non pas comme l'aristocrate de naissance au temps jadis, mais comme un aristocrate de treize ans élevé dans un palais de Nob Hill, se dressant avec un tel air que ses tuteurs quittèrent machinalement leur fauteuil de cuir. Mais son attitude ne ressemblait pas à celle d'un Petit Lord Fauntleroy : car il excellait à la dérobade, sachant déjà que la vie humaine comporte de nombreux aspects et recoins. Ce n'était pas en vain qu'il s'était fait battre en récitation par Mona Sanguinetti et avait soutenu jusqu'au bout la lutte à coups de poing contre Tim Hagan.

Sa généalogie remontait à la folle équipée de l'or en 1849. C'était un aristocrate de tempérament et un démocrate instruit à l'école primaire. Il connaissait à sa façon, précoce et prématurée, la différence entre la caste et la foule. Et au fond il possédait une volonté propre et une confiance en lui-même, bien incompréhensible pour les trois vieux messieurs qui s'étaient chargés de sa destinée, résolus à accroître sa fortune et déterminés à faire de lui un homme à leur image composite.

– Je vous remercie de votre amabilité, déclara Dick le jeune en s'adressant collectivement au trio. Je prévois que nous nous entendrons très bien. Naturellement, ces vingt millions m'appartiennent, et naturellement c'est à vous d'en prendre soin pour moi, étant donné que je n'entends rien aux affaires...

– Et nous les accroîtrons pour vous, mon garçon, nous les accroîtrons par des moyens sûrs et conservateurs, lui assura Mr Slocum.

– Pas de spéculation ! recommanda Richard Forrest fils. Papa a eu tout simplement de la chance ; je l'ai entendu dire que les temps étaient bien changés et qu'aujourd'hui il ne fallait pas s'exposer aux risques jadis courus par tout le monde.

On aurait tort de déduire de tout cela que le jeune homme possédait une âme mesquine de grippe-sou. Au contraire,

il concevait à ce moment des pensées secrètes et des plans élaborés avec une telle insouciance et un tel dédain de ses vingt millions de dollars qu'on aurait pu l'estimer au niveau d'un matelot ivre dispersant aux quatre vents de la plage sa paie de trois années.

– Je ne suis qu'un petit garçon, continua l'adolescent. Mais vous ne me connaissez pas encore très bien. Avec le temps, nous ferons plus ample connaissance, et, encore une fois, merci...

Il se tut, s'inclina dans un de ces saluts brefs et grandioses qu'apprennent de bonne heure les nobles de Nob Hill, et, par la qualité de son silence, il leur fit comprendre que l'audience était terminée. Et cette forme subtile de congé n'échappa point à ses tuteurs. Ces pairs de son père se retirèrent confus et perplexes. En descendant le grand escalier de pierre vers la voiture qui les attendait, Messrs Davidson et Slocum se sentaient sur le point de résoudre cette perplexité en courroux, mais Mr Crockett, l'homme maussade et hargneux, murmurait en extase : « Oh ! l'enfant de la balle ! Les chiens ne font pas des chats ! »

La voiture les transporta au vieux club de l'Union pacifique où, pendant une heure encore, ils discutèrent gravement de l'avenir du jeune Forrest et se jurèrent de nouveau de justifier la confiance dont Richard le Chanceux avait fait preuve à leur sujet. Pendant ce temps-là, Richard Forrest junior s'empresait de dévaler, à pied, la colline où l'herbe poussait entre les pavés de la descente, trop forte pour les voitures à chevaux. Il marchait vite. Presque aussitôt qu'il eut quitté la haute ville, les palais et jardins somptueux des magnats firent place aux rues sordides et aux cabanes à lapins des travailleurs. Le San Francisco de 1887 entrelaçait sans vergogne ses bouges et ses belles maisons comme faisaient les vieilles cités de l'Europe. Nob Hill surgissait, comme un château du Moyen Âge, du chaos des taudis vautrés à ses pieds.

Dick s'arrêta au coin d'une épicerie, au second étage de laquelle Timothée Hagan père, qui, en sa qualité d'agent de police avec un salaire mensuel de cent dollars, louait moyennant quarante à cinquante dollars par mois ce logement bien supérieur à ceux des camarades qui entretenaient des familles.

En vain Dick siffla-t-il vers les fenêtres sans rideaux et ouvertes. Tim Hagan fils n'était pas là. Mais Dick ne gaspillait point son souffle. Il se demandait en quel endroit du voisinage pouvait bien être Tim Hagan, lorsque celui-ci apparut au coin, portant une boîte à saindoux sans couvercle où écumait de la bière à la pression. Il grogna un bonjour auquel Dick répondit par un grognement pareil, comme si, peu de temps auparavant, il n'avait pas terminé en grand seigneur une entrevue avec trois des plus riches négociants d'une cité impériale. Et sa possession de vingt millions de dollars en train de faire des petits ne se laissa pas déceler par la moindre inflexion de voix ni ne modifia le moins du monde la rudesse de son grognement.

– Je t'avais pas vu depuis la mort de ton vieux, remarqua Hagan.

– Eh bien, tu me vois maintenant, n'est-ce pas ? repartit Dick. Dis donc, Tim, je viens te voir pour une affaire sérieuse.

– Attends que j' porte la bière à mon paternel, dit Tim en examinant d'un œil expérimenté l'état de l'écume dans la boîte de saindoux. Il gueulera comme un veau si elle fait pus de mousse...

– Tu n'auras qu'à l'agiter un peu, lui assura Dick. Je n'ai besoin de te voir que pour une minute. Je pars ce soir par la grand-route. Tu viens avec moi ?

Les petits yeux bleus irlandais scintillèrent d'un vif intérêt.

– Pour aller où ? demanda-t-il.

– Je ne sais pas. Tu veux partir avec moi ? Si tu viens, nous en causerons en route. Tu es à la coule. Qu'est-ce que t'en dis ?

– Le vieux me flanquera une rossée formidable, objecta Tim.
– Il l’a déjà fait, et tu ne t’en portes pas plus mal, répondit l’insensible Dick. Dis oui, et nous nous retrouverons ce soir à neuf heures devant la passerelle d’embarquement du bac. T’en dis quoi? Moi j’y serai.

– Et si je viens pas? demanda Tim.

– J’y serai tout de même et je partirai seul – Dick esquissa un geste de départ, s’arrêta d’un air indifférent et lui dit par-dessus l’épaule : T’aurais intérêt à venir.

Tim secoua la bière en répondant du même ton :

– Gigo, tu peux compter sur moi.

Après avoir quitté Tim Hagan, Dick le jeune passa environ une heure à la recherche d’un nommé Marcovitch, autre camarade d’école, un Slavon dont le père tenait une rôtisserie réputée comme le meilleur endroit de la ville, où l’on pouvait dîner pour vingt *cents*. Le jeune Marcovitch devait deux dollars à Dick, et celui-ci accepta un dollar quarante pour solde de tout compte.

Ensuite Dick, timide et inquiet, alla errer dans Montgomery Street, hésitant entre les nombreuses boutiques de prêt sur gage qui ornent cette rue. Enfin, plongeant désespérément dans un de ces antres, il réussit à échanger pour huit dollars et une reconnaissance sa montre en or qui, il le savait, en valait au moins cinquante.

Au palais de Nob Hill, le dîner était servi à dix-huit heures trente. Dick arriva à sept heures moins le quart et rencontra Mrs Summerstone, dame comme il faut, grasse, vieille et fanée, une des filles de la grande famille des Porter-Rickington, dont la faillite retentissante avait ébranlé dans les années soixante-dix toute la côte du Pacifique. Malgré son embonpoint, elle souffrait de ce qu’elle appelait le délabrement de ses nerfs.

– Oh! ceci ne continuera pas ainsi, monsieur Richard, gronda-t-elle. Le dîner vous attend depuis un quart d’heure déjà, et vous ne vous êtes pas encore lavé les mains ni la figure.

– Excusez-moi, madame Summerstone, répondit Richard junior, je ne vous ferai plus jamais attendre, et je ne vous ennuierais pas beaucoup dorénavant.

Au dîner, assis solennellement en face l'un de l'autre, le jeune homme essaya de se montrer prévenant envers la dame, et celle-ci, quoique émargeant sur la liste des salariés, fut traitée comme une invitée.

– Une fois installée, dit-il, vous vous y trouverez très à l'aise. C'est une bonne vieille maison, et la plupart des serviteurs sont ici depuis des années.

– Mais, monsieur Richard, prononça-t-elle avec un sourire austère, ce n'est pas des serviteurs que dépendra mon bonheur : c'est de vous.

– Je m'y emploierai de mon mieux, fit-il gentiment. Mieux encore : je regrette d'être arrivé en retard pour le dîner. D'ici des années, cela ne m'arrivera plus. Je ne vous causerai pas d'ennuis du tout. Vous verrez. Cela se passera tout comme si je n'étais pas dans la maison...

En lui souhaitant le bonsoir, au moment d'aller se coucher, il ajouta une dernière réflexion :

– Je tiens à vous mettre en garde contre une seule chose, la personne d'Ah-Sing. C'est le cuisinier. Il est dans notre maison depuis des années et des années ; je ne sais pas au juste combien : pendant trente ou quarante ans il a fait la cuisine pour mon père, longtemps avant que cette maison fût bâtie ou que je fusse venu au monde. C'est un privilégié. Il est tellement habitué à faire ses quatre volontés que vous serez obligée de le manier avec des gants. Mais une fois qu'il se sera attaché à vous il se décarcassera la cervelle pour vous plaire. Il m'aime de cette façon-là. Faites-vous aimer de lui et vous mènerez ici une existence très agréable. Et sincèrement, moi je ne vous causerai pas d'ennuis du tout. Je ne ferai pas plus de bruit que si je n'étais pas là.